



# Jeanne et Lucie



## I

Deux jeunes filles se promenaient sur les boulevards, l'une qui s'appelait Lucie, disait à Jeanne son amie :

—Ma chère, voici le moment où nous allons, comme on dit, échanger notre couronne d'innocence contre une foule de cachemires et de dentelles. Sans mentir, c'est plus amusant que de lire le *Journal des Demoiselles* et de baisser constamment les yeux.

—Amusant... dit Jeanne.

—Tu es incroyable, toi, dit Lucie; tu portes mal le bonheur. Tu te maries jeune, richement, et tu es d'un lugubre !... Moi, je prends un maître plus gaîment que cela, un maître... Tu entends, ma chère...

M. de Lucay sera mon maître, je l'espère bien, comme je suis la maîtresse de Fœdora, pour faire tous ses caprices, la porter sur mon bras et la nourrir de bonbons.

—Oui, mais tu mets Fœdora à la porte quand elle jappe, et à l'hôpital quand elle est malade, dit Jeanne; réfléchis à cela.

—Je dirai à M. Marjalet de ne mettre dans ta corbeille que des mouchoirs, pour essuyer tes larmes.

—Je ne pleure pas, dit Jeanne, mais je réfléchis un peu et je trouve moins léger et moins plaisant que tu ne le trouves la promesse que nous allons faire d'obéir.

—Ah ! obéir ! dit Lucie, tu vas obéir, toi, tiens, tu n'as pas la moindre dignité. Vois-tu, obéir, c'est le mot d'une servante cela. Ma chère, tu vas te perdre, et sous peu ton mari te méprisera. Il ne faut pas croire que la soumission soit bonne à quelque chose; les hommes ont besoin d'être menés, ma bonne, témoin les *biches* qui ont plus d'empire que nous; c'est une leçon cela !

—Moi, dit Jeanne, je prends le mot obéir dans un sens très étendu.

—Bien, il ne manquait plus que cela !

—Ecoute-moi, au moins; je crois qu'obéir veut dire tout simplement *unir*, c'est obéir à son mari que d'entrer dans sa vie, que de partager ses idées, ses espérances, que de le suivre dans le courant où l'entraînent ses pensées et ses actions. J'espère bien, en épousant M. Marjalet, sortir du cercle de demoiselles où j'ai vécu jusqu'ici, et je n'ai nul désir de l'y faire descendre.

—Descendre ? Tu es très-aimable ! mais enfin tu ne peux pas rompre avec toutes tes connaissances en épousant M. Marjalet. Il ne remplacera pas pour toi le monde entier. Vas-tu te mettre, avec lui, le nez sur ses bouquins ? écouteras-tu la lecture des articles

qu'il écrit?... et te lanceras-tu avec lui dans des idées générales touchant l'avenir du monde ?

—Mais...

—Déjà tu me parais vénérable. Tu vas penser à réformer les mœurs, ma chère, et lorsqu'on ira te voir, on te trouvera le front penché sous le poids de tes pensées !... et tu liras des livres sérieux !

—Je ne vois pas pourquoi tu dis tout cela sur le ton de la moquerie. En effet, je vais penser à réformer le monde; pourquoi pas ? Si j'ai des enfants, ne m'appartiendra-t-il pas de les élever d'une certaine manière ? Et crois-tu que je sois bien tentée d'en faire des hommes comme tous ceux que nous voyons, ou des femmes comme...

—Allons, va : comme moi, ne te gêne pas, je t'en prie !

—Eh bien, oui, comme toi...

—Passons, je te dirai seulement que ton projet n'est pas seulement ridicule, il est impossible; tu vas voir: tu fais des visites de noce, n'est-ce pas ? Premièrement, chez toutes tes amies et toutes tes connaissances, tu as des invitations que tu ne peux pas ne pas accepter; tu emmènes avec toi ton mari; le voilà lancé dans ton monde, et forcément il néglige le sien; tu rendras les politesses que tu auras reçues, et voilà ton monde chez toi; pendant ce temps-là les connaissances de ton mari se fâchent parce que tu n'y es pas allée, et voilà ton mari en froid avec elles. En continuant ce jeu-là quelques temps, tu emmènes ton mari dans ton cercle, ma chère, et lui fais quitter un peu ses gros livres; il sera bien forcé quand il sera avec nous, de causer avec nous, peut-être ?

—Causer de quoi ?

—Pas de ses gros livres.

—De la *Gazette rose* ?

—Pourquoi pas?... Ton M. Marjalet, quand il est avec une femme, se comporte, permets-moi de te le dire, comme s'il était avec des hommes d'Etat. Quand on est avec une jolie femme, ma chère, ce n'est pas pour lui parler de la question d'Orient.

—Que doit-on dire à une jolie femme, dis-moi ?

—Qu'elle est jolie.

—Et après ?

—Qu'elle est aimable.

—Et après, en supposant que cela soit vrai.

—On doit lui parler de bals, de concerts...

—Tu crois donc que les hommes sont idiots, dis-moi ! Après qu'ils t'auront dit que tu es jolie, que tu es aimable, et qu'ils t'auront parlé de bals et de concerts, ils te tourneront les talons, et tu resteras en société de ta femme de chambre. Ton mari s'éloignera, parce qu'il aura besoin de causer et de dire quel-